

La langue française fourmille de ces paradoxes savoureux dont le seul énoncé vous arrache un rire de baleine pour peu que vous en goûtiez le sel. J'y pense en rentrant dès potron-minet de chez Philippe, un ami peintre qui ne lève pas le coude que pour étaler ses couleurs sur la toile et entend bien que nous fassions ça ensemble à chacune de mes visites, à la santé de nos amours et de nos colères. Et de l'amour et de la colère, à nos âges, on a eu le temps d'en amasser !

... Ainsi, pourquoi parle-t-on de « cuite mémorable » à propos d'une soirée bien arrosée dont je ne me souviens que très vaguement des contours ce matin ?

§

Il en est de la mémoire comme de ces vieux greniers que tant de déménagements, de départs et de retours ont encombré de bagages abandonnés.

Cette valise poussiéreuse contient une partie de ma jeunesse. À ses côtés, ce sac élimé un amour qui fut et

s'en fut... Dans une corbeille débordant d'antiques peluches, une chatte a fait sa portée, tandis que les araignées ont tissé leur toile sur les bois de lit d'un enfant trop vite grandi, depuis longtemps parti réaliser les rêves que j'avais aimé bercer à l'heure des contes du soir...

La visite des combles est un voyage dans le passé dont vous revenez à chaque fois plus riche de souvenirs retrouvés. Heureux le plus souvent, comme si la patine du temps, jetée sur on ne sait quel recoin de notre cerveau, était un filet aux mailles trop larges pour retenir durablement nos blessures, nos chagrins, nos déconvenues.

Ne reste au bout du compte que le souvenir des jours heureux. Étrangement, au fond du cœur, rien de ce que l'on a aimé ne meurt...

§

Le jardin, quotidiennement, me rappelle ce titre de Cesbron en forme d'avertissement: *Il est plus tard que tu le penses.*

Février est court et les crêpes de la Chandeleur à peine retournées, il faudra songer à casser les mottes de terre gelée pour les semaines prochaines. On occupe le printemps à traquer les mauvaises herbes qui disputent le terrain aux pousses prometteuses et à nos espoirs de récolte. Puis juillet bientôt passé, les soirées se font plus courtes et les cerisiers, déjà, perdent leurs feuilles au fond du verger. Quelques semaines encore et les hirondelles – en

même temps que les touristes hollandais – reprendront les routes de l'hiver...

Les vieux en parlent avec cet air entendu de ceux à qui on ne la fait pas: le soleil peut cogner fort, s'agirait pas de se laisser surprendre, il est grand temps de rentrer son bois.

Pendant ce temps, sur les bords de France, les plus jeunes veulent croire que ce bel été ne finira pas. Et n'allez pas dire aux enfants qui viennent à peine de refermer leurs cahiers d'écoliers que la vie, comme les grandes vacances, passe vite.

Ils ne vous croiraient pas.

§

S'agissant des choses d'en haut, des générations durant, les murs de ma vieille maison n'avaient guère entendu que les *Pater* et les *Ave* que mes aïeules laissaient tomber de leurs chapelets à la moindre occasion.

Les temps ont changé et les effets de la mondialisation, en la matière, permettent à Dieu d'étranges facéties: il arrive qu'à l'heure dite, l'un ou l'autre de mes invités se retire discrètement et déroule son tapis de prière en direction de la Mecque. Qu'un autre psalmodie ses mantras qui montent, en même temps que l'encens rituel vers

le ciel bouddhique. D'autres, par pure amitié, taquinent ma foi du charbonnier et insultent Dieu à ma table.

Sur le crucifix que ma grand-mère ornait chaque année d'un nouveau rameau de buis, Jésus ne bronche pas : Bouddha et Mahomet sont comme qui dirait, des collègues de bureau. Comme lui, des figures de l'Unique que les hommes nomment à leur convenance.

Et pour ce qui est des injures, il sait mieux que nous ce que recouvrent nos pauvretés de langage. Un besoin de parler de l'essentiel.

§

En fin de journée, le Président parut au balcon de son palais et considérant le peuple impatient qui avait voté ce jour-là, déclara : «je vous ai compris».

En gage de sincérité, il se saisit de son sceptre et d'un geste auguste, sans même se retourner, fendit en deux le crâne de son vieil intendant.

Puis, du groupe de courtisans qui l'entourait, chacun tenant à la main un pan de la traîne présidentielle, il fit venir son préféré et lui remit la clef des coffres. Alors, la foule reconnaissante applaudit joyeusement et s'en retourna, rassurée par tant de sollicitude paternelle.

Un peu plus tard, alors que ses sujets dormaient du sommeil des justes ourlé de leurs rêves républicains, il retint son nouveau premier ministre pour lui donner les

instructions du lendemain : «je compte sur vous pour que rien ne change... A tout hasard, faites doubler la garde».

Cela dit, ceci fait, il se coucha de fort bonne humeur, se répétant encore une fois pour son seul plaisir la bonne blague qu'il leur avait assénée tout à l'heure : «Vive la République ! Vive la France !».

Aaha !... «*Vive la République*», elle est vraiment très bonne celle-là !

§

C'est Pierrot – dit Jésus – philosophe de comptoir, qui m'explique les choses comme il les voit :

«La rue, va savoir... c'est toujours en hiver. C'est novembre qui fait le trottoir et le vent qui gifle la ville, quand les bien portants pressent le pas vers leurs niches climatisées et que les amants indifférents se serrent sous le coin de ciel bleu de leurs parapluies.

La baffe, au bout du compte, c'est toujours pour ta pomme : la bourrasque vient te chercher sous la porte cochère où t'avais cru trouver le confort d'une nuit au sec et te revoilà à poil ou presque, dans ton manteau troué et tes mauvais brodequins qui avalent les flaques mieux qu'un buvard...

La rue, c'est d'abord ça : la solitude et le froid. A moins que ce soit le froid d'abord... qu'est-ce que ça change ? Quand on en parle comme ça, entre nous, au

tour d'un pack de bière et d'un brasero, dans notre fraternité misérable de poivrots, il s'en raconte des jeunesse qui ont mal tourné et des femmes qui ont trahi. Des souvenirs élimés de passions flamboyantes qui, dans le ressac, ont pris des allures d'amours à quatre sous pour lesquels on a tout perdu».

Ce qu'il a perdu, il en parlerait pendant des heures sans jamais se plaindre. Avec plutôt dans la voix, cet orgueil d'un Diogène qui sans avoir jamais rien lu aurait tout compris. Ceux qui le rabrouent en lui reprochant son état d'ivrogne appointé au RSA se privent d'une sacrée leçon :

«... La rue, c'est la vie que l'on voyait tout autrement et qui finalement, n'est plus que ça : une vie de chien sans doute, mais sans laisse et sans collier, qui porte dans sa maigreur son dépit, avec ce qu'il lui reste de fierté... et que l'on n'abandonnera jamais, même quand on tend la main pour quêter un soleil, vu que c'est tout ce qu'il nous reste ! ».

*...Ne jamais abandonner sa fierté.* Pour l'avoir long-temps fréquentée, je peux vous dire que ce n'est pas à la faculté qu'on apprend ces choses-là.

Ce qu'un élève doit à son maître, je te le dois, Diogène : c'est ma tournée !

§

Ceux qui se réjouissent lorsque flambe le cours de leurs actions, crient au loup quand ce sont les banlieues qui sont en feu. Faudrait savoir.

L'incendie n'est pas parti d'Aulnay ou de Clichy, mais de la Bourse, où des pyromanes autorisés narguent les forces de l'ordre et tiennent à distance les pompiers.

Qu'attend la police pour démanteler les bandes organisées qui mettent le pays en coupe réglée ? Boursicotage, retours sur investissements, restructurations, gestion à flux tendus, délocalisations, chômage... la liste de leurs méfaits s'allonge en même temps que celles des pauvres gens devant les restos du cœur : les journaux en parlent dans leurs suppléments *économie et vie des entreprises*, alors que c'est dans la rubrique des faits divers qu'ils devraient dénoncer leurs agissements.

Des experts, à la télévision, s'étonnent en ce novembre étonnamment chaud, de voir des gosses de quinze ans danser la Carmagnole sur les parkings de leurs quartiers. De quelle planète débarquent-ils ? Le problème est, paraît-il, d'une extrême complexité et les solutions incertaines. À les écouter, on se dit que le plus étonnant dans tout ça, c'est encore leur étonnement...

Des solutions ? Déployez les CRS autour du Palais Brongniart où se terrent les meneurs. La paix civile est à ce prix.

§

Selon la page à laquelle on les ouvre, les journaux débordent de sang, d'insignifiance ou de vulgarité. Il faut aller loin dans le sommaire – et avoir passé vite fait l'horoscope, le supplément *sports* et les quadrichromies publicitaires – pour trouver, certains jours de chance, l'expression d'une intelligence vive, un débat exempt de tout «élément de langage», le témoignage d'un engagement vécu.

À la télé, c'est encore pire. Et ne parlons pas des forums sur Internet, pour la plupart réservés, on en jurerait, à la libre expression de tout ce que le pays compte d'illettrés...

Les plus pessimistes plaignent à l'avance les générations de décervelés qui ne sauront jamais que, leurs rêves tournés vers l'avenir, c'est pour elles qu'Hugo et Eluard, Villon comme René Char, et tant d'autres écrivaient (...*Lol!* à leur décharge, ces poètes n'entravaient que couic à la syntaxe sms).

Chaque âge, pourtant, trouve les mots qu'il faut – des mots à lui, des mots nouveaux, des mots inventés quand le vocabulaire ancien fait défaut – pour dire ses colères ou pour parler d'amour. Qu'on abandonne l'alexandrin pour scander ses désirs et sa révolte sur une boîte à rythmes n'y change rien : un jour, les slameurs entreront à leur tour dans la grande anthologie de la poésie française, consacrant, dans une filiation tortueuse mais jamais rompue, la capacité de *L'Imaginaire* à résister à l'abrutissement des masses...

§

Rue Luc Breton, sur une porte indifférente, un amant éconduit a écrit: *Rachel, tu me manques.*

Un passant, pour le consoler, d'une main rageuse a ajouté: *salope!* Avait-il besoin lui aussi de parler de son chagrin ? C'est comme ça, on se croit seul alors que des frères de misère sont là quand il le faut et trouvent les mots qui font du bien...

... Mais Rachel, pourquoi es-tu si méchante ?

§

À gauche quand ça paye, à droite quand ça rapporte, c'est, semble-t-il, la morale des nouveaux Tartuffes de la chose publique.

Soixante-huitards intransigeants ou – de l'autre côté de la barricade – chantres juvéniles de la France d'abord, lorsqu'il fallait bien que jeunesse se passe. Un peu plus tard écologistes illuminés, quand les carottes râpées avaient quitté la table des gens ordinaires pour des gammes à quatre étoiles, ils en pincent ces jours-ci pour le socialo-centrisme.

« *La révolution, faut être raisonnable, ce n'est plus de notre âge...* »

Ce qu'il y a de bien dans ce raisonnable-là, c'est que vous pouvez garder vos costumes en passant de cette majorité-ci à ce gouvernement-là. Nul besoin de changer de